

maintenant assez claire : elle se borne à débiter en tranches des cours ou mémoires universitaires ayant pour thèmes communs la littérature comparée. C'est une tâche dont il ne nous appartient pas de mesurer l'utilité, encore que nous n'apercevions pas clairement l'intérêt de ces doubles publications. En tant que lecteur nous demanderons seulement un peu plus d'ordre dans le sommaire et, au moins de temps à autre, quelques articles de synthèse. Le cours de M. Dédéyan sur le thème de Faust pouvait répondre à ce vœu : mais, à la dix-huitième livraison, avouons que nous nous y perdons un peu ! On trouvera dans le même cahier de bonnes pages de M. Astre sur l'œuvre de Dos Passos.

PLAISIR DE FRANCE (Janvier). L'étonnant numéro de Noël de cette revue paraît l'avoir laissée un peu à cours de souffle. Celui-ci, fort agréable à feuilleter, est loin d'avoir la même richesse. On y lira cependant une étude sur la civilisation gauloise et les vivants portraits de quelques moins de quarante ans qui ont déjà fait leurs preuves et sont les espoirs de la France de demain.

MONDE NOUVEAU (N° 96). Si cette revue veut poursuivre l'intéressant effort de rénovation qu'elle tente, avec des hauts et des bas, depuis quelques mois, il faudra qu'elle choisisse entre les collaborateurs de qualité qu'elle a su attirer (M. Brice Parain par exemple) et les polissonneries boutonneuses pour lesquelles elle paraît avoir un attrait excessif. A défaut de ce choix, espérons que les hommes respectables dont nous parlions refuseront plus longtemps de se commettre en si équivoque compagnie.

MIROIR DE L'HISTOIRE (N° 73). Une présentation rajeunie et un format plus grand donnent à cette vivante, et pourtant solide, revue, un cadre plus approprié. Notons dans ce numéro une étude de Ceram sur les Hittites, empruntée au livre auquel nous faisons allusion plus haut, et un bon article de Gilbert Comte sur le rôle des anarchistes dans la révolution russe de 1917.

LE JARDIN DES ARTS (N° 15). Sous une présentation qui ne cesse de s'améliorer, cette revue donne de substantielles études, tant sur les arts anciens que sur la production contemporaine. Cependant cette dernière paraît, peut-être, un peu sacrifiée. Dans ce numéro, nous retiendrons particulièrement, la contribution de M. Pierre du Colombier sur l'École de Sienna et celle de M. Jean Porcher sur le maître de Rohan.

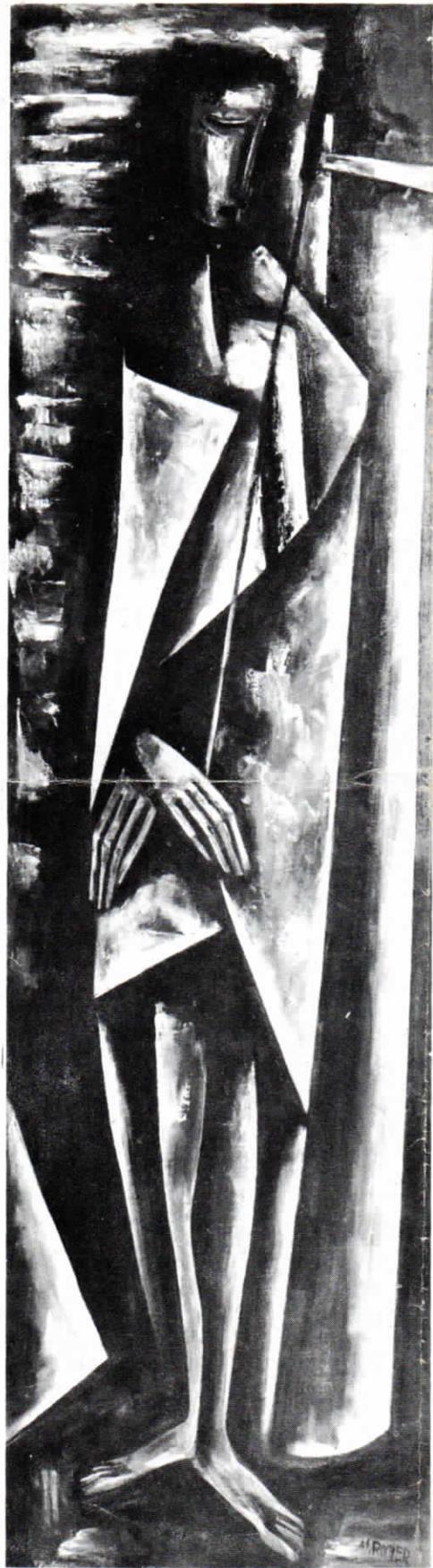
ARTS

PAR JEAN-ALBERT CARTIER

**MAURICE ROCHER,
PEINTRE MYSTIQUE**

Avons-nous suffisamment conscience de la portée du mouvement actuel de la jeune peinture ? Nous rendons-nous bien compte qu'une page nouvelle de l'histoire de l'art est en train de s'écrire, dont les caractères essentiels sont encore confusément mêlés, comme le sont les blés germés, agglomérés les uns aux autres dans la terre, d'où quelques grains seulement s'élèveront jusqu'à l'épi ? Les semeurs, ce sont Picasso, Braque, Matisse, Dufy, Rouault et d'autres encore, qui ont dispensé sans compter les germes les plus divers : de l'expressionnisme, du cubisme, du fauvisme ; austérité des formes, féerie des couleurs, vision dramatique ou bien joyeuse de l'univers. Et malgré cette profusion de richesses, de découvertes, de réussites et aussi d'échecs parfois, toute une génération n'a pas craint de s'attaquer, sitôt après la guerre, au problème de la peinture. Avec un courage et même une témérité qui sont bien le propre de la jeunesse, ces jeunes gens, tout en assimilant l'héritage de l'époque antérieure, ont eu l'audace de tout remettre en question avec sincérité et ambition. Or, d'abord parce qu'ils ont du tempérament, ensuite parce que le moment leur était propice, les nouveaux venus échafaudent à l'heure présente un édifice d'une solidité et d'une envergure exemplaires, dont ils s'évaderont d'ailleurs un jour pour construire leur propre demeure, à l'image des maîtres qui les ont précédés.

Parmi ces bâtisseurs, Maurice Rocher occupe une place prépondérante. Cela ne veut pas dire qu'il soit une vedette du moment ; au contraire il aime le silence, et, bien qu'ayant reçu en 1952 le Prix de la Jeune Peinture dont il aurait pu tirer un parti publicitaire,



il se manifeste aujourd'hui pour la première fois dans une exposition particulière, à la galerie Saint-Placide.

Ces quatre années de retraite, Rocher les a mises à profit pour nourrir son œuvre, approfondir sa méditation, affirmer son optique, ce qui lui permet de présenter aujourd'hui un ensemble extrêmement cohérent. Ancien élève des Ateliers d'Art Sacré, où il s'inscrivit en 1944, lorsqu'il arrivait à Paris de sa Mayenne natale, ayant depuis exécuté un très grand nombre de vitraux pour différentes églises modernes, Rocher devait automatiquement donner à sa peinture un caractère monumental, mural, qui d'ailleurs correspond à une tendance générale des peintres de sa génération. Peu de tableaux de chevalet dans son exposition, de grandes surfaces surtout, qui pourtant savent rester peinture, et ne pas tomber, comme ce fut bien souvent le cas chez d'autres, dans le domaine de la décoration.

Les préoccupations de Rocher, celles qu'il essaie de traduire et de résoudre par son art, ne sont pas au premier chef des problèmes d'ordre purement plastique; ce sont avant tout des préoccupations spécifiquement humaines, mettant en jeu les aspirations spirituelles de l'homme que l'artiste a choisi d'exprimer par le langage qui lui était le plus instinctif, celui de l'image. D'où le peu de place réservé dans cette œuvre au paysage, à la nature-morte, et la prépondérance, au contraire, des personnages, qu'ils soient hommes ou Dieu. Les thèmes essentiels de Rocher sont en effet ceux du couple, de la femme enceinte, du travailleur aux prises avec la terre, de la prière agenouillée, ou bien de Saint Jean-Baptiste et de Jésus déposé au tombeau.

Or, ne croyez pas pour cela que la peinture de Rocher soit littéraire. Les moyens qu'il emploie pour traduire le drame, l'angoisse, ou la paix retrouvée sont ceux d'un peintre. Néo-cubistes, ses compositions sont orchestrées avec une rigueur déterminant des formes anguleuses, aux déformations expressives, que ses formats longs et étirés accentuent encore. Sa matière est riche, parfois même sensuelle, sa palette presque monochrome fait surgir ses personnages de ténèbres angoissantes.

Maurice Rocher : *Esse Homo*
(Photo JEAN-MARIE MARCEL)



Maurice Rocher : *L'Homme à la bêche* (1954)
(Photo JEAN MARIE-MARCEL)

L'art de Rocher est très personnel ; il engage l'être tout entier ; il faut savoir l'écouter, pour se rendre compte que les états d'âme du peintre peuvent aussi bien être les nôtres, pour percevoir à travers les contrastes de clair-obscur qu'il met en jeu, le combat mené par l'ange de la vie et celui du péché, qu'un sentiment de compassion unit souvent en une même miséricorde.

Maurice Rocher : *Mise au tombeau* (1955)
(Photo JEAN MARIE-MARCEL)



DISQUES

PAR JEAN ROY

AU-DELA DE LA VIRTUOSITÉ

Friedrich Wührer est un des plus grands pianistes d'aujourd'hui. Mais comme il entend demeurer avant tout un musicien, et servir les œuvres au lieu de briller à leurs dépens, il ne fait pas encore figure de vedette et je doute qu'il parvienne jamais à cette gloire contestable. Par l'intégrité, la solidité, l'équilibre, son jeu s'apparente à celui de Schnabel et, comme Schnabel, il est un admirable interprète de Beethoven, de Schubert et de Brahms. Wührer est aussi loin que possible de ce qu'on appelle un virtuose parce que chez lui la technique est toujours dominée par la pensée, et se fait ainsi oublier, bien qu'elle soit magistrale. Un de ses derniers enregistrements illustre cette attitude : il s'agit pourtant d'un disque placé sous le signe de la virtuosité, puisqu'il rassemble les *Variations op 35* de Brahms, les *Études op 3* de Schumann et l'*Étude n° 6* de Liszt, où ces trois auteurs, brodant sur des *Caprices* de Paganini ont voulu rivaliser d'acrobaties avec le démoniaque italien. Le sommet de ce tryptique est évidemment l'*op 35* de Brahms. Ces variations, Clara Schumann les appelait « *Variations de Sorcières* » mais elle ajoutait « *c'est une fête du cœur en même temps qu'un régal de l'esprit* ». Avec Wührer le lyrisme semble